La Revue Théâtrale

N°25

Prix: 50 c.

M.r Brunot

Th.

Phot. Cautin & Berger

L. GEISLER

Mlle DUSSANE

CATHOS des Précieuses Ridicules.

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE DU N° 25

TEXTE

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
La Mise en scène	THÉODORE MASSIAC.
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. NORMA.
Une Soirée classique	FEU BEAUMARCHAIS.
Débuts	EDOUARD GAUTHIER.
Théâtres accotés. Les Mathurins	HENRY FRANSOIS.
Théâtres accotés. Le Théâtre Rabelais	GEORGES HEFFE.
Les Anciens *Gil Blas*	HENRY BONCOUR.
En Passant	JACK D'ANGE.

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : Portraits de M. BRUNOT et de Mlle DUSSANE (Mascarille et Cathos, des *Précieuses Ridicules*).

Dans la "Chronique" : portraits de l'Alboni, de MM. Max Dearly, Brasseur, et de Mme Lavallière, dans le *Sire de Vergy;* de Mlle Moréno, dans la *Légende du Cœur*. — Dans les "Entr'actes" portraits inédits de Verlaine. — Dans la "Mise en scène", croquis de la *Légende du Cœur*. — Dans les "Débuts" instantanés de M. Brunot en Mascarille, et de Mlle Dussane en Toinette, du *Malade*, et Cathos, des *Précieuses*.

HORS-TEXTE : Grand portrait de M. BRUNOT en Mascarille.

Portraits de Lesage, auteur de *Gil Blas*. — Portraits de Mmes Ugalde, de Meillet, de Thénard, interprètes des *Gil Blas*. — Portraits de Mmes Carina et de M. Howey, du Théâtre Rabelais, etc.

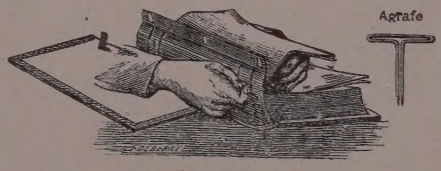
Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs; que **0 fr. 30** pour Paris et les Départements, et **0 fr. 35** pour l'Etranger, **port compris**.

Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet.
N° 3. Mlle Spindler.
N° 4. Mlle Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle.
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante.
N° 8. Mlle Marie Leconte.
N° 9. Composition allégorique en couleurs.
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 12. M. Albert Lambert
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon.
N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette.
N° 17. Portrait de Miss Bessie Abott.
N° 18. Portrait de M. Georges Berr.
N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20. Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22. Composition en couleurs pour les concours du Conservatoire.
N° 23. Mlle de Craponne.
N° 24. Masque de Beethoven.
N° 25. Mlle Dussane et M. Brunot.



Nous avons établi, pour assembler les numéros de notre collection, une reliure simple, commode et solide qui, en outre, se présente sous un aspect fort élégant. Cette reliure est automatique : son dispositif permet de réunir les exemplaires au fur et à mesure de leur apparition, avec une grande facilité et une régularité absolue.

Le prix de la couverture, spécialement confectionnée pour les Abonnés et les Lecteurs de la Revue Théâtrale, est de 2 francs.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

GERMANDRÉE

EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue, salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène* et *Beauté*. S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR

MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse ABRICOTINE P. Garnier est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

MAISON FONDÉE EN 1827

Les Établissements POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple

PARIS

Appareils de précision

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

JUMELLE A DÉCENTREMENT

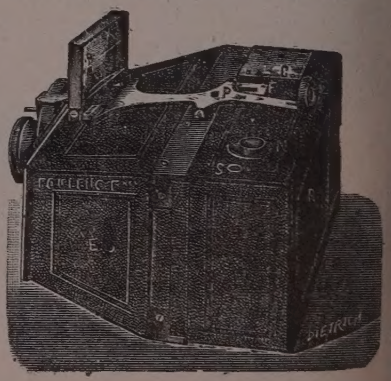
(BREVETÉE S. G. D. G.)

Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13

La notice explicative est envoyée franco sur demande

Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)

GRAND PRIX



2e Année. — N° 25. Octobre 1903. — 1.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris..... 12 fr.
— Départements.... 12 »
— Départements, enveloppe spéciale. 15 »
— Étranger..... 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94.

ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France..... 50 cent.
Étranger..... 65 »

Afin de développer la diffusion de la *REVUE THÉATRALE* dans les Départements, nous avons résolu de ramener à 12 fr. le prix d'abonnement, en province, primitivement fixé à 15 fr., à cause des frais de port et d'envoi, — frais que nous prenons désormais à notre charge. Nous maintenons cependant le prix facultatif de 15 fr. pour les collectionneurs qui voudront recevoir la publication sous enveloppe extra-forte.

BAVARDAGES DE THÉATRE

La Revue Théâtrale vient d'accomplir sans encombre sa première année : c'est pour un journal l'âge de raison — l'âge critique se plaçant dans le premier trimestre de son apparition.

Donc, nous voici classés et dignes du collectionneur. Ce Tome I prendra place, dans les bibliothèques, à côté des plus jolies et des mieux documentées, parmi les publications spéciales au Théâtre.

Ceux qui ont bien voulu nous suivre dans nos efforts ont apprécié, sans doute, à côté de la préoccupation constante d'enregistrer le renseignement vrai, la volonté d'améliorer sans cesse la partie dessinée et illustrée de la *Revue Théâtrale*. Ici, je puis le dire, car ce fut l'avis unanime des hommes de l'Art, on a souvent atteint un résultat voisin de la perfection.

Nul, mieux que M. Geisler, n'est outillé pour mener à bien une telle entreprise, nul n'apporte à sa réalisation plus de conscience et plus de goût.

Pourtant je sais qu'il souhaite faire mieux encore, qu'il rêve, de concert avec l'infatigable rédacteur en chef de ce journal, M. Edouard Gauthier, de trouver, au cours de cette deuxième année qui s'ouvre, des formules nouvelles et des talents inédits.

Pour moi, l'un des charmes de la *Revue Théâtrale* fut l'indépendance et la liberté qu'elle laissa toujours à ses collaborateurs, et qu'elle entend leur conserver.

De sorte qu'en apportant à cette place, où j'ai bavardé sans contrainte avec lui, les remerciements de la *Revue* à son public, je ne puis me défendre d'y joindre les miens au Directeur qui la fonda.

Et nous continuerons ici, sous son égide, à parler net et clair, au gré de la fantasque actualité.

Paul GAVAULT.

Cl. Rev. Théât.

Buste de l'Alboni, inauguré à l'Opéra, du sculpteur A. Moncel.

Chronique de Quinzaine

A propos du buste de l'Alboni. — LE VAUDEVILLE *rouvre avec la* Carrière *de M. Abel Hermant.* — THÉATRE DÉJAZET *le* Petit Nenfant du Miracle, *parodie en trois actes, mêlée de chants, de MM. de Rouvray et de Mauprey ; musique arrangée par M. Lesens.* — *Réouverture du* THÉATRE-SARAH BERNHARDT *avec la* Légende du Cœur, *de M. Jean Aicard, 28 septembre.*— LES VARIÉTÉS *reprennent* Le Sire de Vergy.— *Infortune des* BOUFFES-PARISIENS. — *M. Silvain joue Alceste et Tartuffe, Mlle Sorel essaie de jouer Célimène et Elmire.* — THÉATRE CLUNY, Ce Bon Emile, *vaudeville de MM. Charles Samson et G. Maurens, 30 septembre.* — *Réouverture de* L'ODÉON *avec* Résurrection, *1er octobre.*

Le protocole a jugé bon d'augmenter d'un incident officiel le plaisir qu'a pu goûter le roi d'Italie au gala de l'Opéra. En l'occurrence, le cérémonial demanda à S. M. de consacrer le souvenir de la cantatrice Alboni, dont le buste est disposé à l'avant-foyer du théâtre. L'attention, certes, était flatteuse, bien que l'Alboni fût plutôt sujette des papes, attendu qu'elle naquit en Romagne, son père étant capitaine des douanes de l'Administration pontificale.

Ça été une carrière incomparablement brillante que celle de l'Alboni : musicienne née, étudiant avec Mme Bertollati, révélée par Rossini, commençant sa réputation à la Scala de Milan et la continuant par l'Europe : en Allemagne, en Russie, en Hongrie ; rivale, à Londres, de Jenny Lind, le « rossignol suédois » éclipsant à l'Opéra de Paris le renom persistant de la Stoltz tombée ; triomphant à Madrid, à Barcelone, à Lisbonne ; disparaissant du théâtre à la mort du comte Pepoli, son mari, et n'y remontant qu'après la mort de Rossini, pour chanter *La Petite Messe Solennelle* du maître, qui avait été son premier guide et son ami ; les enthousiasmes affolants qui fêtent la virtuose inouïe et permettent à l'impresario Strakosch de lui payer pour chaque exécution un cachet de trois mille francs. Puis, sa retraite dernière, son second mariage avec un petit capitaine de gendarmerie ; sa mort, enfin, illuminée des douces gloires de la Charité, à qui elle confia tout son bien, — un million et demi, — destiné, malheureusement, à l'Administration trop anonyme de l'Assistance publique de Paris.

Berlioz trouvait à la voix de l'Alboni une immense étendue — deux octaves et une sixte, presque trois octaves du *mi* grave à l'*ut* aigu — son organe avait une sonorité parfaite ; même dans les gammes inférieures, ses registres s'unissaient absolument ; son timbre était onctueux, caressant, mélancolique comme celui de tous les contralti, mais moins sombre que celui de la Pisaroni et surtout plus limpide ; peu de soprani jouissaient d'une vocalisation aussi agile ; sa voix propre à toutes les nuances lui permettait d'interpréter avec une égale perfection le *piano* le plus mystérieux et le *forte* le plus éclatant.

Le statuaire Alphonse Moncel, dont l'œuvre sera dans la suite reproduite par la manufacture de Sèvres, a su donner au buste de l'Alboni une grâce artiste fort élégante, que compose une draperie attachée aux épaules du modèle et mollement plissée jusque sur la base, où se lit en exergue ce simple vers du poète italien :

El cantar che nell' anima si sente.

Les théâtres n'ont pas encore de nouveautés. En attendant que le Monde ait bien comme il faut repris pied à la Ville, on repasse des succès anciens ou récents. Le Vaudeville joue la *Carrière*, de M. Abel Hermant, avec une distribution passablement distinguée dont : MM. Lerand, Gaston Dubosc, Mlle Marthe Régnier, Mmes Daynes-Grassot, Henriot, Suzanne Avril.

A Déjazet, MM. de Rouvray et de Mauprey — collaboration qui s'exerce d'habitude sur les petites scènes musquées — offrent en représentation *Le Petit Nenfant du Miracle*, parodie de cet *Enfant du Miracle*, de l'Athénée, qui est miraculeux. — On a donc ridiculisé le nom des personnages, caricaturé les acteurs, chargé l'aventure de la pièce de MM. Gavault et Charvay, et le tout, augmenté d'un peu de musique, forme un spectacle susceptible d'entretenir assez longtemps la gaîté des gens du cru, qui ne détestent pas, vous pensez bien, ce genre de farce, surtout s'il est traité par des comédiens adroits comme : MM. Bressol, Morins, Remongin — s'il vous plaît, amené par les auteurs — et de jolies dames : Mlles Suzette Nellson et Suzanne Orlitz, par exemple. — Nos actrices excellent de plus en plus à se décorer de noms euphoniques : assemblage gracieux de voyelles sapides qui fluent sous des consonnes amusantes.

Cl. Cautin et Berger.

Le " Sire de Vergy ".

MARIETTA ALBONI.

On a voulu établir au Théâtre-Sarah Bernhardt, *La Légende du Cœur*, de M. Jean Aicard, créée cet été à Orange. Mauvaise idée ! De multiples raisons que l'on n'a pas comprises s'opposaient, ici, au succès de l'œuvre tant applaudie en Provence : raisons d'ambiance, de milieu, de publics différents ; raisons intéressant l'œuvre elle-même et raisons propres au théâtre poétique en général.

D'abord, c'est toujours une faute que de vouloir transporter dans le cadre restreint d'une salle l'action que l'on inventa pour le plein air ; en passant du fond prestigieux de la nature aux portants du tréteau, cette action change essentiellement d'aspect : elle souffre de l'apetissement, et si habiles que soient les retouches pratiquées en la circonstance, il est toujours des morceaux largement peints que l'on ne peut suffisamment découper, et qui jurent.

La *Légende du Cœur* dédiée, en premier lieu, aux foules du Midi, devait immanquablement réussir. On chérit, aux pays du soleil, les beaux contes, toutes les fictions, et les plus folles chimères — pourvu que leurs ailes soient suffisamment dorées — sont facilement acclamées. Si l'histoire exhibée aux arènes émane d'un compatriote, l'enthousiasme public lui fait, n'importe comment, un sort triomphal. — Il n'en va point de même au théâtre de Paris, plus rassis, et où le compatriotisme ne peut favoriser continuellement l'auteur en cause.

En outre, l'œuvre a de sérieux défauts ; défauts fâcheux unanimement reconnus. Il faut, pour qu'une légende soit jolie, qu'elle ait un tour ingénieux et que ses invraisemblances semblent naturelles. Or, il est là des détails d'élucubration qui choquent tout à fait le bon sens, des personnages impossibles — ne fût-ce que la sorcière Lionarde, piaillarde encombrante qui tombe dans l'aventure à tout instant. Et l'héroïsme troubadouresque de Cabestaing est-il rationnel ? Quoi, ce jouvenceau ayant, en combat singulier, la facilité de bouter quelque bon coup de dague au flanc du mauvais sire de Castelnau, bourreau de sa dame, se contenterait de désarmer son bras, et sans que la douce Alice ait le moins du monde découragé sa passion, il irait se donner niaisement aux chiens de son rival ? On n'est pas bête à ce point, même dans les contes. — Passons les longueurs du texte, les erreurs de mise en scène, les insuffisances d'interprétation qui nuisent aussi au développement de la pièce, et disons la dernière cause — non sans importance — pour laquelle l'œuvre de M. Aicard a mal tourné. Le public s'est déshabitué du théâtre en vers, qui manque d'auteurs et que la Critique n'estime point. Les juges de théâtre s'insoucient de poésie, sauf certains, et non des moindres, qui, adonnés à cet art, se montrent volontiers cruels pour les ouvrages lyriques admis à la scène : ce qui est très humain. Ni M. Aicard, ni M. Dorchain, ni M. Haraucourt, ni ces MM. Richepin ne peuvent remonter ce courant contraire : l'intérêt de *la Martyre* ou de *la Cavalière* s'épuise en quelques représentations. (Les gloires du théâtre de M. Rostand, dont l'objet est spécial, doivent être envisagées à part).

De la scène a disparu l'attrait séducteur du vers qui enjolive les images, orne les descriptions, exprime plus purement les sensations ; le bercement du débit rythmé qui trouble l'âme en charmant l'esprit. Cet agrément poétique, nous le ressentons en maints endroits de la pièce de M. Aicard, et c'est ce qui fait préférer la *Légende du Cœur*, si singulière que puisse être son affabulation, à tous *les Maquignon*, qui réunissent des salles complètes, au spectacle grossier d'ineptes événements de bouges.

La *Légende du Cœur* compte trois beaux interprètes : M^lle^ Moreno, élégant jouvencel dont la voix émerveille, M^lle^ Blanche Dufrêne — dame de Castelnau, figure longue, harmonieuse, plaintive et touchante — M. de Max, enfin, dont le sentiment tragique donne une importance particulière au braconnier, brute soumise au vouloir sauvage de son maître, puis repenti pitoyable dont les hurlements épouvantent la fin du dernier acte. Les autres acteurs semblent mal convaincus de leur rôle ; pour M^lle^ de Nys, la Sorcière, on peut la donner à tous les diables, tant elle est insupportable.

La reprise du *Sire de Vergy* aurait dû inquiéter le lyrisme de M. Jean Aicard. Comment, en effet, prendre au sérieux le drame sanglant qu'il expose chez M^me^ Sarah Bernhardt, alors que le même drame est, au boulevard, sujet de dérision, sujet d'opérette, et que ses mêmes personnages bouffonnent, gambillent et s'ébaudissent aux flons flons d'une musiquette très folle.

L'infortune des Bouffes-Parisiens continue. Ce théâtre, pour ainsi dire mort, est en proie — la candidature de M. Nancey exceptée — aux entreprises vaines de ces impresarii pour rire, qui se croient promis à toutes les fortunes de scène parce que le hasard a mis des commanditaires dans leur sac. L'impéritie de ces praticiens apparaît souvent inqualifiable. On me citait dernièrement le cas de certain d'entre eux qui avouait naïvement à un auteur dont il avait accepté une pièce avant les vacances : « Je regrette vivement de ne pouvoir monter votre affaire, qui est très bien, mais je ne m'étais pas aperçu que sa mise en scène nécessitait un mannequin, et que ce mannequin dut être habillé !... » Or, un mannequin en osier vaut bien quatre francs, et il n'est pas un théâtre qui ne puisse disposer sur une forme un accoutrement féminin. Toutefois, les moyens de ce « directeur » n'allaient pas jusque-là...

RENO.
Cabestaing.
du Cœur.

M. Silvain a repris, à la Comédie, Alceste et Tartuffe, qu'il joue en grand acteur, mais sa perfection classique s'exerce fort aux dépens de M^lle^ Sorel, sa partenaire, qui persiste, malgré sa diction embrouillée et ses manières modernes Célimène dont s'apitoierait M^me^ Arnould-Plessy — cette coquette idéale — et une épouse d'Orgon, toute grise, sans plus de caractère qu'une familière de sacristie.

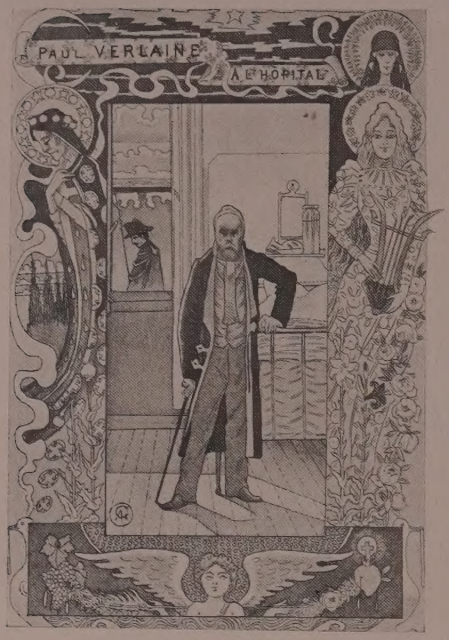
Cluny représente un vaudeville neuf : *Ce bon Émile*, dont les traits et les tuiles ne sont point réservés, ainsi qu'on pourrait le supposer, à quelque truchement de notre bien-aimé souverain national, mais s'abattent simplement sur un naïf garçon qui, pour se trop dévouer à un ami fort épris de bamboche, subit mille désagréments et dix mille avanies, que lui créent des quiproquos sans nombre, puis, vers le dernier acte, voit la justice immanente des choses lui procurer, en compensation délectable, l'amour d'une gracieuse personne que son camaradegueux cultivait. — Les gens de l'endroit rient de cette plaisanterie, donc ils s'amusent, donc nous n'avons rien à dire.

L'Odéon a repris *Résurrection*, mais la Mode n'ayant plus de raison d'envoyer en ce chef-lieu du Luxembourg, ses troupes fidèles, c'est dans le vide sonore et bien connu du lieu que se poursuit, on dirait plus pénible et plus décevante l'épopée misérable de la Maslova, où les déclamations calculées du blond Nékludoff font l'effet d'être davantage fausses et menteuses. Nékludoff a changé de M. Dumény à M. Burguet, lequel reproduit très exactement ce philosophe fort tourmenté de théories, et très protégé de fourrures sur la route neigeuse où l'oblige — croit-il — sa conscience timorée et sa chimérique pensée de rédemption.

ÉDOUARD GAUTHIER.

Cl. Cautin et Berger.

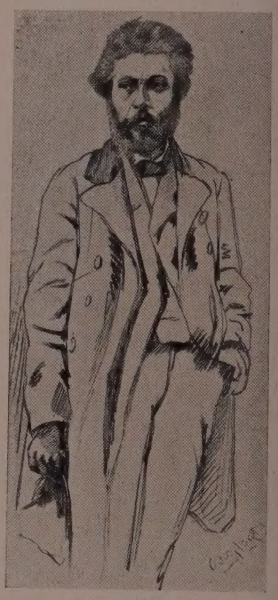
M^lle^ LAVALLIÈRE.
La princesse Mitzy du *Sire de Vergy*.



ENTR'ACTES

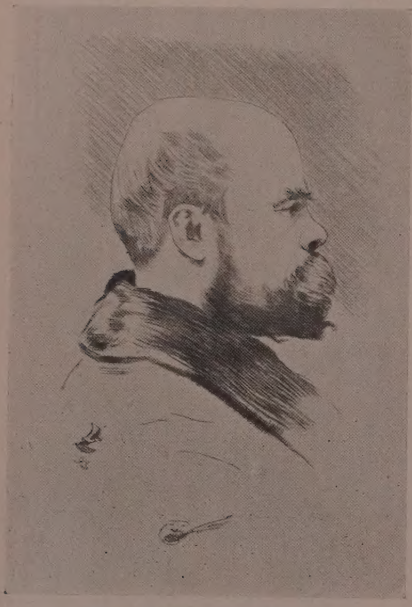
Le théâtre national de l'Odéon se sera honoré, dans la deuxième quinzaine d'octobre, en dédiant un de ses samedis littéraires à la mémoire de Paul Verlaine. Il est noble et compensateur que, certains jours, les purs poètes prennent, sur la scène, une place que les dramaturges ne purifient pas. Outre la réparation tardive que cette solennité aura donnée à une haute gloire française, l'écho de la musique verlainienne sonnera encore longtemps pour les jeunes aèdes qui rêvent de donner l'essor à leurs strophes vers les décors du second théâtre de Paris.

Si l'on appelle la gloire : le soleil des morts, ce soleil a lui sur le nom de Paul Verlaine au lendemain même de son enterrement; car l'immortalité a commencé pour lui au lendemain de sa mort. Un grand nombre de Français, aristocrates, journalistes, financiers, écrivains, savaient depuis des années et des années qu'un génie orphique agonisait de misère et de faim dans un galetas; mais on racontait mille choses scabreuses sur sa conduite; et, en entretenant la légende de ses vices, on se justifiait hypocritement de ne pas venir en aide à sa misère. Pourquoi eût-on voulu qu'un poète, c'est-à-dire un être chargé d'une mission divine, eut mené une existence de vulgarité humaine? Homère, aveugle, mendiait en chantant dans les bourgades ; Dante proscrit, sala de ses larmes le pain de l'exil; Shakespeare roula dans le roman comique des granges de Thespis et des combats d'ours ; lord Byron, excédé de rêve sans action, partit mourir magnifiquement à Missolonghi. Verlaine, avec moins d'héroïsme, certes, et dans une époque plus prosaïque, trébucha aux sentiers de l'existence; il rebondit d'hospices en caboulots, mais c'est probablement parce qu'il n'avait pas d'appartements où se reposer et mourir ! On lui a reproché les soirs sans pain, les nuits sans feu, le noctambulisme obligatoire et cette souvent détresse violente qui favorisa des légendes horribles; mais cette pauvreté sans gîte était presque toujours véridique, et il justifia cette dure formule de Henri Heine que les nèfles et les poètes ne mûrissent bien que sur la paille... Il plaisantait souvent lui-même cette bohême triste au quartier latin, hachée de séjours à l'hospice, par exemple, quand il disait : « La mode défend de rester à Paris après le grand-prix; je vais aller faire une saison à Broussais ». Oui, il donne raison aux vers gaiment mélancolieux qui disent que Pégase est un cheval qui porte les grands hommes à l'hôpital. Il fut comme Gilbert, comme Hégésippe Moreau, et plus près de nous, comme le pauvre Edouard Dubus, et d'autres misérables au front auréolé, qui ne vivent que d'apéritifs et de digestifs, à qui l'on offre toujours à boire et jamais à manger.


Verlaine jeune.

Il a réalisé surtout le côté poétique de la bohême, dont les personnages de Mürger incarnent le côté fainéant, rigolo et égoïste; car le Rodolphe de Mme de Rouvres (bien plus que de Mimi), joue un rôle monstrueux. Même quand il fut enlacé par les sorcelleries de l'alcool, même quand il célébra les perversités des cinq sens et du sixième, même quand une arrière-boutique de mastroquet fut sa tour d'ivoire, il resta le pauvre Gaspard de la divine ballade, et garda un air de roi dépossédé et boiteux qui traîne en exil une cour d'adorateurs étrangers.

L'essence du génie de Paul Verlaine fut l'ingénuité. Aujourd'hui que les poètes sont des malins, des arrivistes, des réclamiers, il faut adorer jusqu'à l'idolâtrie, celui qui ne fut qu'un ingénu, fut-ce d'une ingénuité qui allait de celle de Panurge à celle de Parsifal. La sincérité ingénue ! l'expansion d'une sensibilité simple et vibrante! être homme, émotionnellement homme et dire ses émois humains! jaillir en cris, en plaintes, en cantilènes de sa sensation ! ne cherchez pas, ce fut tout son système. Pas d'artifice et pas d'établi. Etre la chair qui crie, le cerveau qui rêve, l'âme qui pleure, le cœur qui espère!... il fut tout cela. Aimons-le, mes amis !

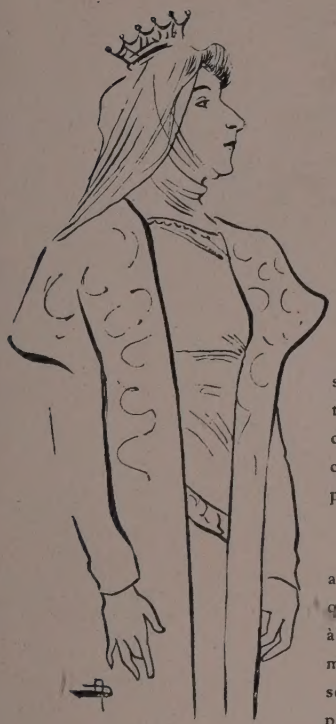

Verlaine, par Ladislas Lamy.

A une époque où l'on publiait des poèmes qui font encore le désespoir ironique des scoliastes, à une période où chaque couple de poètes comprenait la fraternité comme Etéocle et Polynice, à un moment de l'histoire poétique où les apôtres du symbole ne purent formuler leur symbole des apôtres, il osa, lui, être simple, être bon, être en dehors des écoles et des cénacles. Entre des artificiers imberbes et des burgraves marmonneurs il resta intuitif, personnel et spontané. Après avoir préludé comme romantique, continué comme parnassien, et persisté comme baudelairien, il devint uniquement verlainien ; il comprit que : ce que l'esprit, avec ses recherches, enseigne ne vaut pas ce que le cœur, avec son instinct, révèle. Il garda, dans les souillures du vice, une âme baptismale ; il eut la candeur et la douceur de François d'Assise, le jour que ce Saint prêcha pour les petits oiseaux.

Aussi, ne regrettons pas trop, dilettantes égoïstes, poètes qui nous alimentons de la souffrance des autres poètes, que celui-là ait sucé le lait de la nourrice Misère, qu'il ait fait ruisseler son sang dans la coupe de l'art, et qu'avec sa douleur il ait fait de la lumière ! même quand la mélodie meurt en hoquet, même quand le faune lutte en lui contre le moine, même quand la langue bleue allait devenir la langue verte, il ne sombra pas dans la damnation ; l'esprit divin qui soutint Heine et Schumann l'emporta entre ses ailes dans une ascension rédemptrice, et le « poète maudit » devint le poète béni.

George VANOR.

LA MISE EN SCÈNE

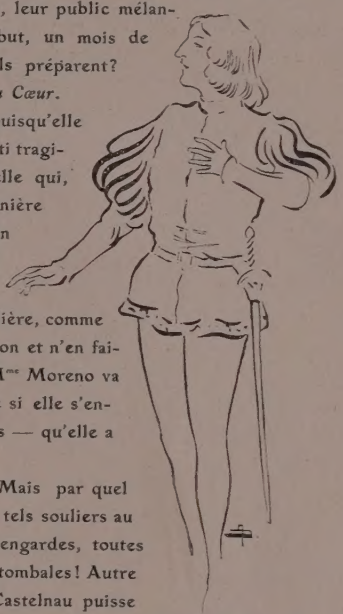


Alice de Castelnau,
Mlle Blanche Dufrêne.

Sans la *Légende du Cœur*, que M. Jean Aicard a donné au Théâtre Sarah-Bernhardt, je n'aurais pas grand'chose à dire. On ne fait guère de mise en scène au commencement d'une saison. Il semble que les directeurs pensent qu'il leur suffit de rafistoler tant bien que mal quelque vieille machine pour que les Parisiens, privés de spectacles depuis trois mois, se précipitent avidement dans leurs théâtres. Et ils s'étonnent de constater la vanité de leurs prévisions! Ils deviennent soucieux à voir leurs salles peu remplies, leur public mélancolique, leurs artistes sans entrain. Mauvais début, un mois de perdu; se rattraperont-ils avec les nouveautés qu'ils préparent?

Moi, du moins, je puis parler de la *Légende du Cœur*.

Certes, Mme Sarah Bernhardt a passé par là, puisqu'elle a créé à Orange Guillaume de Cabestaing, le travesti tragique de l'ouvrage. Mais ce n'est évidemment pas elle qui, à Paris, a réglé certains tableaux, y a mis la dernière main. Mme Sarah Bernhardt est un grand metteur en scène, elle n'eût point lâché, comme ils le sont, plusieurs ensembles, où les personnages se meuvent vraiment trop au hasard, avec une nonchalance singulière, comme si dans ces moments ils ne prenaient plus part à l'action et n'en faisaient qu'à leur convenance. Il y a tel passage où Mme Moreno va d'un point à l'autre des planches, tranquillement, en manière de promenade, comme si elle s'ennuyait de se tenir à ne rien faire à la même place, et afin de se dégourdir les jambes — qu'elle a charmantes, d'ailleurs, en la soie blanche de leur maillot.



Guillaume de Cabestaing,
Mme Moreno.

Elle est svelte, élancée, dans son costume de troubadour. Mais par quel anachronisme chausse-t-elle de blancs souliers à talons hauts! De tels souliers au moyen âge, est-ce possible? Toutes les Bathildes, toutes les Hermengardes, toutes les Bérengères doivent en frissonner d'horreur, sur leurs pierres tombales! Autre chose: Mme Moreno croit-elle que son duel avec le farouche Castelnau puisse paraître un seul instant vraisemblable? Evidemment, ce duel sera toujours du chiqué, encore n'est-il pas nécessaire qu'il manque de chic.

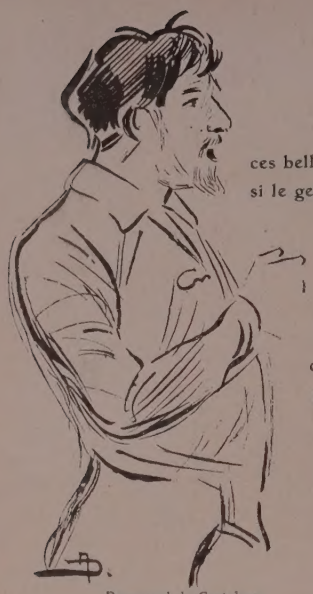
Lionarde,
Mlle de Nys.

Il y a dans la pièce une vieille sorcière, Lionarde, interprétée par une jeune artiste, Mlle de Nys, qui se donne tant quelle peut, qui tape dans le tas à tort et à travers. Ah! celle-là, elle y va de bon cœur? Seulement, elle a une voix extraordinaire, une voix de fillette, très sonore, mais aigrelette, perçante, toute perchée dans la tête, et qui devient criarde et comique lorsque l'artiste pousse quelque peu. Et c'est le rôle le plus étendu de la pièce!

Par exemple, Mlle Blanche Dufrêne est souverainement belle en son personnage d'Alice de Castelnau, dont elle porte le splendide costume avec une majesté suprême. Et quel noble visage de douleur, quels splendides yeux tragiques, quelle voix pathétique et profonde, et comme son cri désespéré vous prend aux entrailles! Quand donc donnera-t-on à Mlle Dufrêne le grand rôle qui la tirera hors de pair?

Il y a encore une artiste, Mlle Egasse, Bérengère au teint mat, aux superbes cheveux noirs, qui réalise par sa plastique

Un braconnier,
M. de Max.



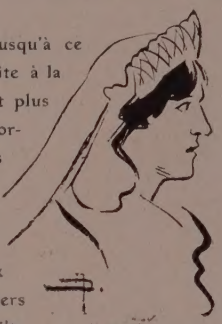
Raymond de Castelnau,
M. Krauss.

ces belles châtelaines d'autrefois, héroïnes de nos anciennes chansons de geste... Qu'importe la chanson, si le geste est beau !

Pour les hommes, ils sont d'un moyen-âge approximatif, genre Opéra. M. de Max reste toujours le tragédien curieux, intéressant que l'on sait, aux trouvailles pittoresques, saisissantes. Ses hurlements dans la coulisse sont vraiment sinistres, il traîne derrière lui une longue étoffe qu'il agite comme il faisait dans l'Oreste d'*Andromaque*, mais son rôle est si exagéré !.. M. Krauss, qui a de la voix et de l'abatage, imite Paul Mounet à la fureur ; M. Céalis compose un chapelain papelard, sournois avec sa large face rubiconde, et qui dans les instants pathétiques se renferme en ses *oremus* avec une onction effarée tout à fait remarquable. Que dire des autres ? Il y a un noble seigneur petit, efflanqué, qui ressemble à un déguisé du Mardi-Gras ; il y a un roi d'Aragon capable de vous en mettre hors des gonds ! Il y a des troubadours mignards, affectés, pommadins... Et la figuration ! une horde dont le désordre n'est certes pas un effet de l'art ! des piquiers de la garde nationale, des porte-étendards d'orphéon ! Non, non, Mme Sarah Bernhardt n'a point jeté sur ces choses son coup d'œil si sûr.

Elle a prêté son beau décor de *Françoise de Rimini*, elle a mis peut-être la pièce en train, et c'est tout. Encore, j'incline à croire qu'on s'est contenté de se rappeler ce qu'elle avait réglé pour Orange, et l'on n'a pas pensé qu'une mise en scène de plein air devait être profondément modifiée dans un théâtre fermé, où tout se voit, où rien n'échappe à l'attention concentrée exclusivement sur la scène.

Il y a une invraisemblable harpe qui va de tous côtés, jusqu'à ce que Mme Moreno s'en serve pour accompagner les vers qu'elle récite à la dame de son âme, après quoi la harpe disparaît sans qu'il en soit plus jamais question. Il y a une manœuvre de piquiers, de tout point extraordinaire. Ils arrivent d'abord escortant le cortège des seigneurs et des nobles dames qui viennent assister au concours des troubadours. Naturellement, ils se rangent en deux lignes, une à droite, une à gauche, jusqu'au départ du cortège. Mais quand ce dit cortège s'en va, ils ne le suivent pas. Ils attendent, se mettent deux par deux et sortent d'un autre côté. Pourquoi ? l'on n'en sait rien. Ces piquiers ne mettent pas en pratique la phrase célèbre : Où q'tu vas, que j'te reconduise ?



Agnès de Tarascon,
Mlle Magda.

Lionarde,
Mme de Nys.

La promenade de la Tarasque n'ajoute aucun intérêt à l'affaire : son chahut, son bruit, les ébats auxquels elle donne lieu jurent dans ce drame sombre. Pourquoi ce dérivatif ? à quoi rime-t-il ?

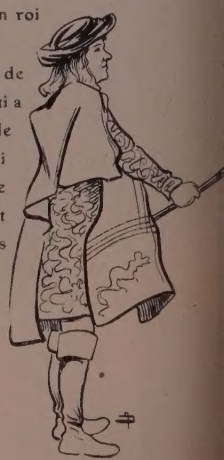
Tout au plus, afin de profiter d'un divertissement, d'un tableau coloré d'une façon originale, aurait-on pu servir ce hors-d'œuvre, mais en restreignant considérablement l'importance qu'on lui avait donnée à Orange. — Si encore la balade du monstre symbolique était raisonnablement réglée... mais les figurants inexpérimentés ne se montrent là, ni plus dociles, ni plus avisés que tout à l'heure quand ils étaient piquiers.

Et la « Tarasque ! » si fraîche, si vernissée de tons blancs et rouges si criards que l'on dirait qu'elle a sur le dos des navets et des carottes en guise d'écailles. Et les tambourinaires !... Ah ! M. Aicard, vous ! un fils de Provence ! comment avez-vous pu supporter des tambourinaires pareils qui ont un tambour accroché au ventre, au lieu d'avoir un tambourin suspendu au poignet gauche ! S'ils voyaient ça, tous les virtuoses d'Arles, de Barbentane ou de Graveson rugiraient d'indignation. En revanche, vos tambourinaires jouent la vraie farandole, celle du bon roi René, c'est une excuse.

La sorcière Lionarde.

Et le « lit nuptial » de la fin ! Quoi, l'on a livré Cabestaing à une meute de chiens dévorants, qui ont mis son corps en lambeaux, après que de Max lui a eu arraché le cœur, pour que la vieille sorcière en confectionne un plat que le mari jaloux a servi à cette pauvre Mlle Dufrêne, et l'on peut apporter ainsi la dépouille du malheureux troubadour, sur une civière magnifique, toute parée de fleurs, tout imprégnée de parfums !... C'est réellement miraculeux, et il faut que la Sainte Baume des illusions provençales agisse bien puissamment sur les spectateurs pour qu'ils s'émeuvent à cet aimable tableau !

Théodore MASSIAC.



Un héraut.

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Très amusants, les entr'actes de la *Légende du Cœur*, à la répétition générale.

Il faut bien le dire, en général, on ne coupait pas. On trouvait plutôt drôle, cette idée du seigneur jaloux, de faire boulotter à sa femme le cœur de Mme Moreno. Mais c'était surtout le personnage de la Sorcière que l'on jugeait inacceptable.

— Pourquoi l'appelle-t-on Lionarde au lieu de Léonarde ?

— Pour que ça soit plus couleur locale. Léon est en Espagne, Lyon est plus à proximité de la Provence.

— C'est égal, ce qu'elle vous en dégoise, la vieille. Pas moyen de dire un mot sans qu'elle se mette à piauler. Elle est tordante !

— La seule femme qui ait fait rire le shah !

— Quel shah ?

— Le shah... pelain !

— Ah ! oui, il y a un chapelain... Moi, j'aurais préféré un évêque.

— Ça aurait nécessité des frais. D'abord, une mitre...

— C'est tout. On ne manquait pas de Krauss.

A l'entr'acte du quatre, on répétait deux des vers dits par Mme Moreno :

Ecoutez ma chanson, dames et demoiselles :
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes.

— Epatant, dit quelqu'un, si c'était vrai, on n'aurait plus besoin de chercher à résoudre le grand problème de l'aviation !

On a raconté beaucoup d'anecdotes, le mois dernier, sur Berlioz ; on a oublié celle-ci qui n'est pas la moins piquante concernant le grand compositeur français.

Toute la critique asinaire et dindonnesque blâmait ses prétendues tendances révolutionnistes. Aussi, un beau jour, Berlioz déclara qu'il avait découvert un oratorio inédit d'un certain Pierre Ducré, maître de chapelle sous Louis XIV. On se passionna pour la trouvaille ; on en prépara l'exécution ; Pierre Ducré fut traité de Messie au XVIIe siècle ; et, après une exécution triomphale, on engagea formellement Berlioz à renoncer à sa musique outrancière et à prendre exemple sur Pierre Ducré. L'oratorio n'était autre que l'*Enfance du Christ*, d'Hector Berlioz.

Il y a une charmante femme qui s'est trois fois empoisonnée pour Lucien Guitry, et heureusement trois fois manquée.

Savez-vous comment l'a baptisée un chroniqueur de la « Revue Théâtrale » ? *Guitridate.*

Le mystificateur mystifié.

M. Leoncavallo, l'auteur des *Paillasses*, se trouvait l'autre soir à Rome pendant la représentation de son œuvre.

A côté de lui s'extasiait un auditeur qui donnait les signes d'un enthousiasme délirant.

M. Leoncavallo prétendit narguer un peu ce fanatique de sa musique : « Ne vous emballez pas ainsi, lui dit-il, cette partition n'est qu'un vulgaire plagiat. »

Et, comme le voisin se récriait : « Mais si, continua-t-il, tenez ! si je connaissais l'auteur, je le lui prouverais : cette cavatine est dans Berlioz, ce duo dans Massenet, ce finale est démarqué de Verdi.

Le compositeur croyait parler sans être connu. Or, le lendemain matin, en tête du plus grand journal de la région, il put lire : « *L'opinion du maestro Leoncavallo sur* I Pagliacci ; *Aveux du plagiaire.* CONFESSION COMPLÈTE *d'un musicien sans vergogne ni originalité.*

Le voisin n'était qu'un astucieux reporter.

... Tout le monde musical italien se régale de l'anecdote.

Comment l'on se fait retirer un rôle que l'on ne veut pas jouer.

Le moyen a été imaginé par une charmante comédienne de l'un de nos théâtres de genre. On lui avait distribué une panne : quinze répliques et aucun effet. Seulement, il fallait que le rôle fût joué gaîment, c'était tout ce qu'on demandait.

Elle prit une figure d'enterrement, et se mit à dire son texte d'une voix lugubre...

— Mais, non, mademoiselle, ce n'est pas cela. Un peu plus d'entrain, que diable, secouez-vous !...

— Oh ! monsieur, je vous en prie, ne me brusquez pas ainsi, parce que, si vous le faites, vous m'ôterez tous mes moyens, et alors... *(profond soupir)*.

— Alors quoi, mademoiselle ?

— Alors, je ne pourrai plus me maîtriser, et je dirai mon rôle comme je le sens : en pleurant !

Et elle fond en larmes en murmurant sa première réplique !...

On lui a repris le rôle sur-le-champ. De sorte qu'elle dit maintenant à qui veut bien l'entendre :

Pour ne pas jouer un rôle, il n'y a qu'à le répéter en sanglotant. Pleurer n'est pas jouer !

Un cri du cœur.

Par suite du personnage qu'il doit jouer dans la pièce en cours de répétitions, l'un de nos meilleurs comédiens va être obligé de couper sa moustache. Il en est littéralement furieux.

Parlant l'autre jour de cette éventualité redoutable, il s'est écrié :

— Qu'est-ce qui force le directeur à monter cette pièce ?

— Le traité passé à cet égard.

— Ce n'est pas une raison...

— Pardon, il y a un dédit.

— Et il n'aime pas mieux le payer ?

— Comme vous y allez, cinq mille francs !

— Ma moustache vaut plus que ça !

G.-T. NORMA.

(Nous avons reçu la lettre suivante, que nous publions par respect pour le grand nom dont elle est signée. On ne saurait jeter au panier un écrit de feu Beaumarchais, même apocryphe. — N. D. L. R.)

Monsieur le Rédacteur,

C'est au sortir d'une représentation de mon *Barbier de Séville* que je vous écris, avant de regagner mon séjour des Champs-Élysées par la dernière rame du Métro, « la rame à Caron », comme dit Piron, mon confrère. En ma qualité d'ombre, j'ai pu pénétrer, sans être aperçu, dans le cabinet de M. l'Administrateur de la Comédie-Française, j'y ai trouvé encre, plume et papier; j'ai trois quarts d'heure devant moi, et comme ce que je viens de voir m'a suggéré quelques réflexions, je vous les envoie telles quelles, estimant que cette façon de passer le temps n'est pas si sotte qu'elle peut le paraître. J'avais pensé d'abord à m'adresser à M. l'Administrateur en personne, mais il prendrait peut-être ma lettre pour une demande de lecture et la traiterait en conséquence. Vous, M. le Rédacteur, vous ne la quitterez qu'après l'avoir parcourue, c'est ce qui me décide.

Si de se survivre par ses œuvres est une grande joie pour un auteur défunt, il s'y mêle parfois quelque ennui, notamment lorsqu'on constate certaines négligences comme celles que je désire vous signaler. Certes, j'ai affaire à des artistes excellents, d'intelligence supérieure, les premiers de leur profession, mais se sont-ils vraiment donné la peine de se rendre un compte exact de mon ouvrage ?

Je mets à part Mlle Leconte, une Rosine délicieuse, qui répond à merveille au portrait que j'ai fait de mon héroïne, vous vous souvenez : « Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues ! des dents ! des yeux !... » Oui, c'est bien là Mlle Leconte, avec, en outre, une malice mutine, une finesse futée, une espièglerie, et une voix, une voix unique, qu'elle sait rendre tour à tour caressante, ironique, émue, vibrante, et qui vous berce comme une musique... Ah ! l'exquise Rosine !

A côté d'elle, j'aime beaucoup M. Laugier, Bartholo un peu grand (mais je ne puis m'en prendre qu'à la nature), il dit juste, il joue vrai, il est à la pièce, il se tient dans son personnage. Je ne vois guère à reprendre que sa fin du troisième acte : « Je suis fou !... Infâmes suborneurs, émissaires du diable...» Ce n'est pas commode, sans doute, mais tout de même M. Laugier s'y est légèrement embrouillé. Il a dit les « je suis fou » comme s'il se sentait l'esprit troublé, alors qu'ils signifient seulement : Vous dites que je suis fou, moi ?... Simple nuance, mais nuance. En changeant l'inflexion, M. Laugier trouvera tout l'effet final, où Bartholo, après avoir protesté si véhémentement de sa lucidité, arrive à s'écrier inconsciemment : « il y a de quoi perdre l'esprit » ... N'importe, M. Laugier est un bon Bartholo, birbe et podagre, mais encore vert, et de pleine santé qui explique ses prétentions.

Pour M. de Féraudy dans Figaro... Ah ! Figaro ! c'est du vif argent ! il ne tient pas en place, il a un bagout de tous les diables, il chante, il danse, il court, il vole, l'œil à tout, l'esprit en éveil, prompt à la parade, rapide à la riposte... Et M. de Féraudy ne dit rien sans réfléchir ! Malheureux ! mais Figaro ne réfléchit pas, du moins dans le *Barbier*, c'est un fripon joyeux et turbulent auquel tout vient d'inspiration et qui entraîne la pièce dans un tourbillon de gaîté... toute pensée y est lourdeur ! tout temps pris y est retard...

M. Leloir indique un curieux Basile. Est-ce le mien ? Ce n'est pas « l'homme à talent sur l'orgue de village », le maître à chanter de Rosine, c'est quelque chose comme un suppôt de l'Inquisition, ce qui paraît bien grave pour le personnage. Et puis, on sent trop qu'il sait son rôle, qu'il l'a fouillé, travaillé, établi avec un soin méticuleux. Dans le couplet de la calomnie, il fait sonner certains mots : « tourbillonne »... « éclate et tonne »... comme si c'étaient des rimes... C'est flatteur, mais pas très juste.

Et M. Baillet pourrait sans inconvénient se délivrer du rôle d'Almaviva, qui doit lui peser comme un remords.

En général, on joue mon *Barbier* dans un mouvement d'une lenteur aussi empêtrée que languissante. A l'écouter se traîner de la sorte, j'éprouvais une gêne douloureuse, je grognais entre mes dents : — Hein ! Hein !... va donc, Figaro !... du leste, mon garçon ?... Que restes-tu là à bailler aux corneilles ?... Officies-tu dans une cérémonie pontificale ?... Houp-là ! presto ! prestissimo !... Peine perdue ! Figaro allait du train d'un sénateur à part entière, et les autres lui emboîtaient le pas !... De mon temps, c'est eux qu'on aurait emboîtés !... S'il n'y avait pas eu la mélodieuse Mlle Leconte !...

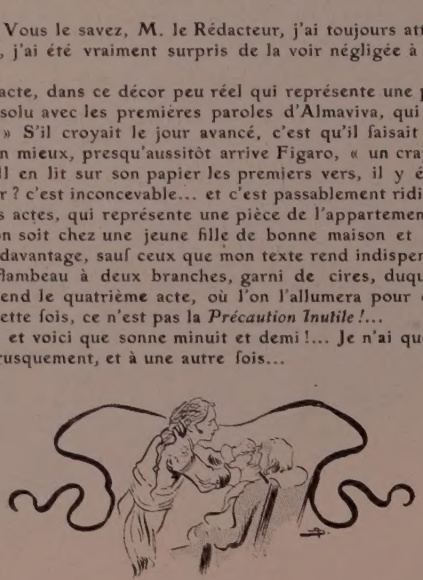
Quant à la mise en scène... Vous le savez, M. le Rédacteur, j'ai toujours attaché la plus grande importance à cette partie de mon art. Eh bien, j'ai été vraiment surpris de la voir négligée à ce point ! Que d'erreurs ! que de choses illogiques !...

Ainsi au début du premier acte, dans ce décor peu réel qui représente une place de Séville, pourquoi faire la nuit noire ? C'est en désaccord absolu avec les premières paroles d'Almaviva, qui dit textuellement : « Le jour est moins avancé que je ne croyais... » S'il croyait le jour avancé, c'est qu'il faisait clair, autrement sa phrase serait d'une stupidité peu commune. Bien mieux, presqu'aussitôt arrive Figaro, « un crayon et un papier à la main », en train de composer une chanson. Il en lit sur son papier les premiers vers, il y écrit les autres à mesure qu'ils lui viennent... Comment peut-il y voir ? c'est inconcevable... et c'est passablement ridicule.

Et ce tableau des trois autres actes, qui représente une pièce de l'appartement de Rosine... Quel ameublement mesquin, où rien n'indique que l'on soit chez une jeune fille de bonne maison et d'éducation distinguée... Presque pas de meubles, d'accessoires pas davantage, sauf ceux que mon texte rend indispensables... Par exemple, il y a sur le bureau de gauche un pauvre flambeau à deux branches, garni de cires, duquel on se demande ce qu'il fait là... Je vous le donne en mille : il attend le quatrième acte, où l'on l'allumera pour éclairer le notaire, quand celui-ci viendra faire signer le contrat... Cette fois, ce n'est pas la *Précaution Inutile !...*

Mais je bavarde, je bavarde, et voici que sonne minuit et demi !... Je n'ai que le temps !... Excusez-moi, M. le Rédacteur, de m'interrompre si brusquement, et à une autre fois...

Feu BEAUMARCHAIS.



Cl. Cautin et Berger

M. A. BRUNOT, Mascarille,
des *Précieuses Ridicules*.

Cl. Cautin et Berger.

— Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite...

Débuts

Le tout premier début en scène des jeunes acteurs admis à la Comédie-Française est pour ceux-ci chose importante et grave. En l'occurrence, ces petits risquent beaucoup.

Dès 1883, Sarcey s'élevait vigoureusement contre la manière adoptée de mener une grande publicité autour de la « prise de planches » des comédiens novices; il jugeait très vaine la solennité donnée aux « débuts ». Sarcey disait juste. Ce critique expert démontrait comment il était aisé, autrefois, d'accorder crédit aux artistes qui entraient dans la carrière, et la difficulté qu'il y avait, au contraire, à cause des nouveaux usages, à ne point juger strictement les débutants révélés prodiges « par une foule de boniments plus ou moins spirituels » et présentés comme tels en cérémonie. « Nous arrivons la bouche enfarinée, et si l'on ne nous donne que du son... » Sarcey s'exprimait ainsi à propos des essais, aux Français, de M. Garnier et de M^lle^ Rosamond. En effet, qu'est devenue M^lle^ Rosamond ?...

Cl. Cautin et Berger.

— Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même temps...

La présentation des jeunes, telle qu'elle se trouve admise aujourd'hui, comporte passablement de danger et point du tout de sanction. Si habitués que les lauréats de Conservatoire soient maintenant aux choses de la scène, avant de pénétrer officiellement au théâtre, il est évident que leur assurance est fort capable d'hésiter dans le large cadre de la Comédie, et devant un public assemblé bien moins pour s'amuser, lui, que pour les juger, eux. Dans ces conditions, rien de drôle à ce que Hernani se prenne le pied aux plis de son manteau, à ce que Phèdre brouille ses voiles, à ce que Mascarille fasse s'envoler son chapeau dans un geste trop fou, à ce que Toinette se trompe de porte ou coiffe de travers, en se hâtant, la perruque de médecin. — Le débutant à la Comédie peut fort bien se casser les reins superbement. Et même, en cas de réussite, en quoi consiste le résultat de cette grande affaire, sinon en une satisfaction momentanée d'amour-propre, sinon en un beau souvenir pour plus tard. C'est tout.

Cl. Cautin et Berger.

— Il faut que je vous dise un impromptu...

Le plus généralement, par la suite, Rodrigue, Clitandre, Hippolyte, Monime doivent abandonner leurs triomphaux ornements d'un soir et consentir à devenir don Arias, gentilhomme castillan, Champagne, Théramène, Phœdime, ou même, plus simplement, quelque chef de gardes, un domestique, une nourrice, une canéphore... Le cas de M^lle^ Piérat, appelée à de premiers emplois de comédie moderne, sans jamais avoir abordé le classique, est tout à fait exceptionnel — on le remarquait encore récemment — Tout ceci revient à dire que Sarcey n'avait pas tort...

Cl. Cautin et Berger.

— Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant : Au voleur! Au voleur!

Eh ! mais, il ne faut point prolonger trop avant une digression dont le ton décevant pourrait gâter le rire des deux commençants qui nous occupent, lesquels sont bien les plus gentils, les plus agréables, les plus amusants petits comédiens qu'on se puisse figurer.

M^lle^ Dussane concourait, aux derniers examens du Conservatoire, en Toinette du *Malade* : elle était infiniment drôle. Cette petite fille faisait preuve d'une compréhension du rôle qu'on sentait beaucoup plus intuitive qu'étudiée ; mutine, friponne, brutale, elle montrait envers Argan une effronterie de vraie soubrette, et prêtait au médicastre mandé en consultation un aplomb étourdissant. — M. Brunot figurait un Mascarille non moins remarquable; s'engageant, très sûr de lui, dans la scène X^me^ — la capitale de cet acte illustre — il y empaumait magistralement fille et nièce de Gorgibus, réussissait surtout les variations de *l'impromptu*, avec une désinvolture absolument réjouissante.

Cl. Cautin et Berger.

Au, au, au voleur!

Un premier prix paya le mérite de ces intéressants sujets. La Comédie retint, sur l'heure, M^lle^ Dussane, mais faillit laisser M. Brunot à la Porte-Saint-Martin et à l'interprétation des chefs-d'œuvre de M. Alphonse Lemonnier. Elle se ravisa, heureusement.

Et ça été une tout à fait bonne idée que de faire jouer en entier aux deux petits « servatoires » les pièces dont ils avaient si congrûment interprété des détails. — Ils ont été charmants, ils ont plu autant que chez M. Dubois, c'est à peine si on les a tendrement blâmés de légères inexpériences... Cependant, ni Toinette ni Mascarille ne sont commodes à rendre : on y est bon ou on y est mauvais, on ne peut s'y montrer médiocre ; ce sont deux rôles très détachés de l'ensemble, très en dehors, aussi très nuancés, et la plus mince erreur, la moindre défaillance de leur interprète saute aux yeux et frappe l'esprit. Mascarille, particulièrement, demande beaucoup de moyens : une délicatesse maniérée, de

la gaîté, un joli rire — par conséquent de belles dents — des yeux vifs, un visage mobile, de l'exubérance, une mimique folle et semi-élégante ; c'est un marquis caricature et c'est un pître ; il lui faut, non seulement abuser ses partenaires, mais séduire l'auditoire, à lui seul ; il est en cause uniquement ; il doit tenir, emplir, pour ainsi dire, tout le théâtre, jouer brillant, ne jamais laisser tomber le ton qu'a pris son débit, conserver à la fois un mouvement vif et mesuré.

En outre, Mascarille et Toinette constituent deux emplois-types, emplois classiques qu'occupèrent des prédécesseurs célèbres. Si le novice se reporte aux traditions de ceux-ci, on peut le taxer d'imitation ; s'il s'avise d'inventer, on condamne sa fatuité, il risque les observations ironiques de ses pairs et même la désapprobation de la salle. M^lle^ Dussane et M. Brunot ont accompli leur affaire sans prendre de consultation, ils ont payé d'eux-mêmes : c'est très louable. Probablement, ces apprentis de talent deviendront considérés dans leur art, car ils ont, à titre égal, ce don que l'étude ne saurait créer : le « tempérament », c'est-à-dire l'instinct naturel qui indique, qui inspire beaucoup plus d'effets que les leçons les meilleures.

Cl. Cautin et Berger

— Ecoutez, si vous trouvez l'air à votre goût : Hem, hem, la, la, la, la...

Nous avons voulu connaître les impressions immédiates de cette Toinette mineure et de ce Mascarille adolescent, et ils ont apporté à nous répondre une bonne grâce extrême.

La scène est, si vous le voulez bien, chez le photographe.

M. Brunot rit ; son rire plaît d'autant plus qu'il éclaire soudain une physionomie ronde mais sérieuse, que rendent fort expressive des yeux noirs et luisants. M. Brunot rit donc ; il revêt aussi, durant qu'il cause, les différentes pièces de l'accoutrement de Mascarille : un beau costume de velours nacarat, où d'épaisses broderies d'or font encore belle impression ; c'est une relique presque, car il a trente années de durée, ce costume ; Coquelin a tenu le personnage dans cette culotte — mais oui — et l'habilleur Jules, un vieux placide, qui a quarante ans de théâtre, dont vingt-quatre de service à la Comédie, déploie canons, chemisette et courte veste avec des soins attentifs...

M. Brunot rit. Mon impression principale, dit-il, j'ai eu terriblement chaud sous ma perruque aux boucles opulentes ; après ça, la salle m'a paru profonde, profonde... et la scène large à n'en plus finir ; Cathos et Madelon me semblaient loin, comme dans un brouillard ; mais je m'amuse, je me divertis en jouant, et quand on est ainsi, la peur ne vous prend pas.

M. Brunot paraît tout attendri tandis qu'il conte comment les aînés de la Maison se sont montrés affables pour lui. La tendresse de son maître, Silvain, l'a encouragé jusqu'au bord de la scène (on ne peut se figurer combien M. Silvain possède l'affection de ses élèves). Afin d'aider ce petit, M. Georges Berr, de lui-même, a voulu faire Jodelet...

— J'vais mettre les canons, n'est-ce pas, Jules ?

M. Claretie lui a serré la main dans la coulisse ; des dames sociétaires se sont empressées... D'ailleurs, M. Brunot connaissait, avant d'y entrer, beaucoup de monde chez Molière ; à différentes reprises, il avait joué en tournée avec MM. Prud'hon, Silvain, Boucher, etc.

— Lors, à la première représentation, je m'étais laissé persuader de l'excellence d'un maquillage en *bonbon fondant*, relevé de vraies moustaches en poil : ce dont je fus fort incommodé. Aussi, à la seconde, descendis-je la couleur, et me contentai-je de moustaches ombrées au crayon.., et si je ne fus pas meilleur en scène, je m'y sentis du moins plus à l'aise. — M^lle^ Dussane était une Cathos bien aimable.... elle ne viendra ici que tantôt ; c'est pas vous, Jules, qui l'habillerez !...

Détail à noter : M. Brunot n'a jamais vu jouer les *Précieuses*. Il lui était cependant facile de connaître les traditions du rôle, car les Coquelin l'aiment. M. Brunot s'extasie sur la virtuosité de Coquelin aîné, qu'il a surtout appréciée dans *Cyrano*, où ses fonctions de quatrième sentinelle de droite lui laissaient la facilité d'observer la scène. — Cadet, qui a joué Mascarille, se trouvait autant capable de le renseigner, de même Jean, un camarade... Il a préféré se débrouiller seul, ne rien demander, sauf à M. Truffier... son chapeau, car le couvre-chef de Cadet eût inévitablement écrasé sa tête.

M. Brunot est ravi de tout le bien qu'on lui veut. C'est un gentil garçon modeste, qui a bon cœur ; bon cœur et guère d'ambition : dispositions rares chez un comédien. — Il préférerait interpréter les classiques, auxquels il trouve un agrément supérieur, mais il est prêt à tout ce qu'on voudra de lui. On n'est pas plus facile.

* * *

Le joli rôle que celui de Toinette....

— Rôle que j'adore, observe M^lle^ Dussane, qui est, elle-même, une adorable menue soubrette, portant exquisément cotillon blanc et rose, sous la jupe rouge, troussée, et le tablier crème, avec un tout mignon bonnet, crème aussi, dans ses cheveux blond cendré ; soubrette fringante, pimpante, preste, haut le pied, fraîche, dont le minois rit, et dont le rire éclate à chaque moment. Seigneurs et amoureux de Molière ! voici donc enfin à votre service une suivante possible, après tant de commères épaisses et de dondons médiocrement réjouies. Que votre sort est beau !

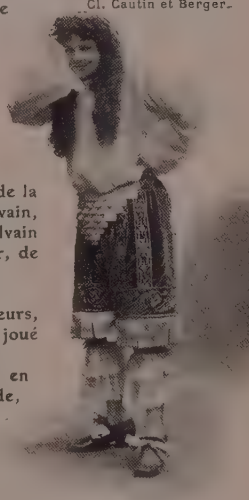
— Je me suis beaucoup amusée, ajoute M^lle^ Dussane.....

Peste, mademoiselle, ce thème éminemment sérieux de la maladie et de la mort est-il si gai ? Sarcey songea, un jour, à la belle tragédie qu'aurait pu faire Molière s'il avait prolongé jusqu'au trépas l'évanouissement d'Argan ; mais, heureusement, Poquelin n'a fait jaillir sous ce noir simulé que des gerbes de rire.....

Cl. Cautin et Berger

— Et celle-là.. ..

Cl. Cautin et Berger.



Vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi...

Cl. Cautin et Berger.

— Voilà le marquisat et la vicomté à bas.....

Cl. Cautin et Berger

Cl. Cautin et Berger

Mlle Dussane, en Cathos des *Précieuses ridicules*.

Mais puisque notre Paris s'inquiète de courtoisie envers un monarque voisin de France, jusqu'à mettre sur sa table de travail l'encrier devant lequel Napoléon Ier chercha la formule de son abdication, disons une aventure plaisante, rapportée par Sarcey, et qui advint à Coquelin cadet — Argan idéal — pour avoir voulu faire une politesse à des Anglais devant qui il jouait.

On sait que dans la Cérémonie, le « Malade imaginaire » exprime en latin macaronique, que, s'il entreprenait de donner des louanges au professeur qui vient de le recevoir, ce serait :

Ajoutaré des étoilas au cielo,
Des ondus à l'Océano,
Des rosas au primtano....

Cadet, pour faire le spirituel, trouva bon d'intercaler dans ce couplet un vers de sa façon, quelque chose comme :

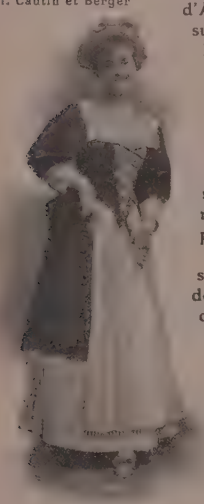
Des English Ladisas à Londino.

Le diable est que la syllabe *as* ou *ase*, désigne, en anglais, juste cette partie de son corps que le « Malade » offre souvent à la fonction de M. Fleurant. Tableau !... C'était bien la peine que Molière, d'ailleurs obligé par son public, commît un euphémisme pour signifier audit Fleurant : « vous n'êtes habitué qu'à parler à des derrières »..... Et, comme ajouta en l'occurence certain camarade de cet Argan osé : « Voilà ce que c'est que d'ajouter du texte à Molière : il se venge »....

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Dussane,
Toinette, du *Malade imaginaire*.

Cl. Cautin et Berger



Mlle Dussane,
Toinette, du *Malade imaginaire*.

Mlle Dussane n'est pas moins ravissante sous la perruque et la toge du faux médecin d'Argan.... Elle s'inquiète de savoir si Toinette jadis, n'ajoutait à son facétieux travesti la superfluité du bonnet pointu. Son comique pincé est impayable, sa jeunesse comporte déjà les manières d'une comédienne assurée.

Sa plus grosse émotion, Mlle Dussane l'a éprouvée en venant saluer. Semblable elle fut, en cela, aux braves qui ont peur seulement une fois la bataille donnée... Chacun se montra charmant pour elle : MM. Leloir, Truffier, Laugier, Dehelly, autant que Mme Hamel (dame Béline). Mlle Géniat, qui jouait Angélique pour la première fois, ne pouvait se défendre d'un trac appréhensif qui, pourtant, n'empêcha point ses charmantes qualités. — Mlle Dussane se gaudit de la légende qui veut la Comédie fournie de méchants jaloux capables de nuire aux neufs pensionnaires ; elle considère cet épouvantail ridicule tout autant que celui présenté aux aspirants du Conservatoire, relativement à la propension à mal faire des anciens élèves envers les nouveaux admis.

Après avoir été Toinette si congruente, Mlle Dussane se mua en Précieuse, pour la seconde partie de ses débuts. Elle fut Cathos avec Mlle Leconte, Madelon ; une bien jolie Cathos sous de brillants atours : robe de soie jaune paille, bouffante, brodée de perles, sur le devant, augmentée d'une traîne ample de satin banc, corsage décolleté paré de passementeries et pomponné de nœuds roses, coiffure à anglaises...

Une remarque : est-il raisonnable que les filles de Gorgibus, malgré leur affectation, puissent être constamment accommodées chez elles en si pompeux tralala ?

Malgré le gentil air que lui prête ce coquet personnage, Mlle Dussane veut n'avoir point été suffisante dans le rôle, parce qu'elle en fut prévenue tard et qu'elle n'eut pas le loisir de le travailler à son gré. — Point suffisante... c'est beaucoup dire.

Voici une demoiselle consciente et difficile pour elle-même dont le caractère s'oppose curieusement à la frivolité de son emploi. Instruite du théâtre par d'excellents maîtres : Mme Thénard et M. Silvian, Mlle Dussane entend ne point s'attacher à la superficialité de son art ; elle veut comprendre son métier, l'approfondir.

Elle a gagné, à l'étude, un bel enthousiasme pour Molière dont elle aime le comique large, puissant, héroïque, l'orgueil qu'il a de rire pour cacher ses pleurs. Molière, elle le voudrait jouer toute sa vie, afin de mieux pénétrer son génie.

Mlle Dussane, M. Brunot, voilà, n'est-il pas vrai, deux petites personnalités intéressantes, qui sont susceptibles de gagner de l'honneur à la Comédie...

Edouard GAUTHIER.

Mlle Dussane
travestie en médecin.

Clichés Cautin et Berger.

Théâtres accotés

LES MATHURINS

La Cigale ayant chanté tout l'été,
Se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue.

Donc, Mlle Otéro — quoique pouvant suivre avec profit le conseil de la fourmi, — cessa de roucouler à l'approche de la canicule, quitta en plein succès les Mathurins de Berny pour ceux de Trouville. Ce qui explique la reprise de *Rêves d'Opium*, la jolie pantomime de M. Paul Franck, et de *La Chulapa*, opérette de M. Tranque, agrémentées l'une et l'autre de charmante musique signée Mathé.

Nous ne dirons pas que Mlle Otéro nous a paru plus en formes : chez elle, c'est ce qui manque le moins. Telle nous l'avons applaudie, il y a quelques mois, belle — naturellement —, eurythmique, lascive, voire endiablée, telle nous l'avons retrouvée. Et grande fut la joie des privilégiés admis à la réapparition de cet astre dans la nuit parisienne. Résultat — peut être appréciable — : maximum tous les soirs.

Et avec ça, au programme? Trois pièces nouvelles : la *Vengeance d'Ephraïm*, de M. Rateau; le *Trois pour Cent*, de M. Heller; *Monsieur Plume* — rien du docteur — de MM. Quillardet et Meurray.

La Vengeance d'Ephraïm est une fantaisie dans le genre du *Coup de Salomon*, du même auteur, rapide et amusante. Ephraïm Dalleu, ayant surpris sa femme en conversation criminelle avec son commis, veut suivre le conseil de la Bible : chasser l'épouse adultère du toit conjugal. Mais, celle-ci partie, peut s'ensuivre la périclitation du commerce : les acheteurs viennent beaucoup pour Sarah-Meryem. Alors, quoi? chasser l'amant? Les acheteuses seront déconvenues de ne plus rencontrer Samuel-Boucher. Il faut pourtant... expulser quelqu'un! Quel sera le bouc émissaire? Eh! la cause du délit : le canapé — très fatigué, paraît-il — vendu pour être remplacé par un meuble plus confortable... qu'offrira Samuel le jour de la fête d'Ephraïm.

Le Trois pour Cent est une gentille comédie, d'idée pas très neuve, mais plaisant beaucoup par les détails. La perversion féminine en fait les frais. Il s'agit de faire accepter à l'amant en titre, maintenant ruiné, la situation d'amant de cœur; situation qu'il agrée autant par amour pour sa maîtresse que par antipathie pour son remplaçant.

Mlle Dickson a toute la joliesse et le talent idoines à faciliter les compromissions; M. Boucher sait les admettre, et M. Duard les provoquer à la perfection.

Au genre amer appartient *Monsieur Plume*, cruelle satire de la gent littéraire. On y voit un jeune auteur plumé par un grand confrère ruffian qui, tout d'abord, se posait en défenseur du faible, signalait véhémentement les turpitudes accoutumées du métier. Il finit par voler l'œuvre du débutant et lui enlever aussi sa maîtresse — un rude service qu'il lui rend! — la jeune personne ayant la manie d'alimenter le foyer avec les drames de son amant.

En plus d'observation, de certaine gaîté, les auteurs ont fait preuve d'audace, ne serait-ce que dans l'exposé des petites canailleries nécessaires pour réussir au théâtre, et dans la présentation du célèbre écrivain, forban bien campé par M. Duard. Mlle Meryem, Luce, est la rosserie même et M. Boucher la poire personnifiée.

HENRY FRANSOIS.

Mme CARINA,
Directrice du Théâtre Rabelais.

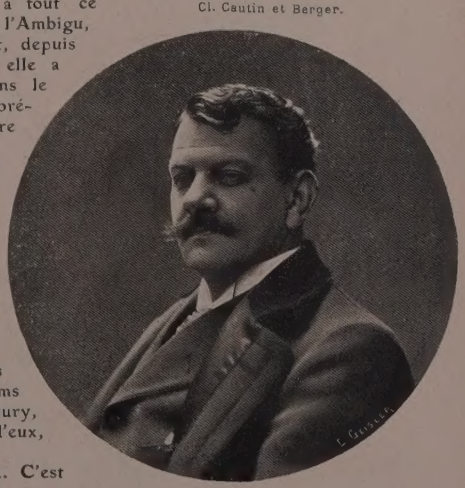
LE THÉATRE RABELAIS

Il y a au n° 143 du boulevard de Clichy une jolie petite salle de théâtre. Il semble, ma parole, que le classique qualificatif de « bonbonnière » dont on a tant abusé ait été inventé pour elle. Toute petite, ai-je dit, mais coquette et pimpante avec sa décoration blanc, vert et or, de style Empire et, par surcroît, commode et bien comprise, elle séduit, tout de suite, le spectateur qui y pénètre : c'est le Théâtre Rabelais.

Or, dans ce cadre riant et propice ne s'orienta point toujours un tableau adéquat. Deux précédentes directions n'y réussirent point; non que le spectacle y fut toujours mauvais. L'insuccès tient à des causes très simples et qu'il ne serait point malaisé de dégager. Il convient de ne point insister. — Aujourd'hui le Théâtre Rabelais rouvre ses portes dans des conditions tout à fait différentes et dont l'intérêt mérite d'être précisé.

Mme Carina, qui prend courageusement en main la barre de cet esquif, a tout ce qu'il faut pour être une directrice avisée. Elle fut naguère comédienne applaudie à l'Ambigu, aux Folies-Dramatiques, à Cluny. Puis elle alla jouer la comédie en province et, depuis quelques années, sans abandonner la scène où elle remporte de légitimes succès, elle a abordé « l'emploi de directrice », — si j'ose dire — et elle s'est montrée dans le cabinet directorial aussi adroite et aussi experte que sur le « plateau ». C'est précédée de ce passé qu'elle est rentrée à Paris et qu'elle a pris la direction du Théâtre Rabelais.

Cl. Cautin et Berger.



M. HOWEY.

Son régisseur général est l'excellent Howey, trop connu à Paris pour qu'il soit besoin de faire son éloge. Toutefois, si le public apprécie comme il convient l'artiste bien disant, les professionnels seuls connaissent le metteur en scène ingénieux et le précieux répétiteur qu'est en réalité M. Howey.

On peut présumer que l'union de ces deux autorités artistiques fera de bonne besogne théâtrale sur la petite scène du boulevard de Clichy.

Mme Carina a confié le secrétariat général à M. Léo Marchès, un de nos jeunes confrères qui connaît à merveille son monde de la presse parisienne où il compte, d'ailleurs, de nombreuses sympathies, membre du Cercle de la critique et auteur dramatique ayant remporté plus d'un succès flatteur.

Il serait injuste d'omettre une jeune troupe qui travaille avec ardeur et dans laquelle, aux côtés de Mme Carina, d'Howey, de Berthez, il convient de relever les noms de MM. Henry Rossi, Bargès, Coquillon, Dumont, Mariani et de Mlles Germaine Dury, Brécourt, Suzanne de Lausac, Mariette Delmet, Y. Gonzave qui feront parler d'eux, n'en doutez pas.

Il fallait préciser le caractère du Théâtre Rabelais sous la nouvelle direction. C'est fait.

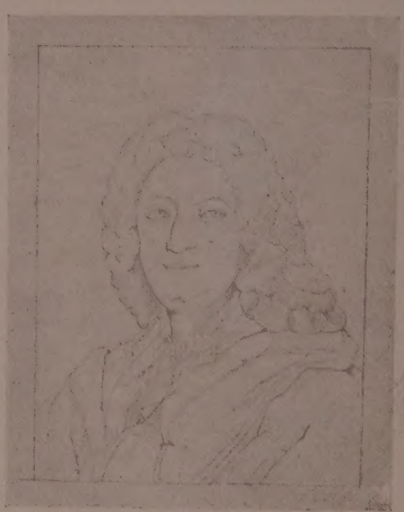
GEORGES HEFFE.

Les Anciens *Gil Blas*

Le Sage.

Il y en a donc ? Hé ! certainement, qu'il y en a. MM. Emile Bergerat, Armand d'Artois et Georges Duval ne sont évidemment pas les premiers auteurs dramatiques qui aient voulu faire passer à la scène un roman aussi célèbre que le *Gil Blas* de Le Sage. On s'imagine, à tort, que c'est une mode nouvelle qui consiste à mettre les romans en pièces. De tout temps, cette « innovation » s'est pratiquée chez nous, et il n'est pas un roman de valeur, pas un « type » connu qui n'ait paru sur les planches... Même *Gil Blas* ?... Oui, même *Gil Blas*, et encore à différentes reprises...

Il semblerait pourtant que le chef-d'œuvre fût aussi peu théâtral que possible. Au théâtre, il faut avant tout l'unité, et rien n'est moins scénique qu'un héros ballotté de situation en situation, au caprice du hasard, ou parce que l'auteur a besoin de le placer dans tel ou tel milieu qu'il veut longuement décrire. Cela en fait un être falot, beaucoup plus raisonneur qu'agissant, et dont les plus spirituelles qualités d'observation disparaissent à la scène. Mais qu'importe ? C'est *Gil Blas*, il est illustre, cela suffit...



Le Sage.

J'ai eu la curiosité de chercher combien d'ouvrages dramatiques existent déjà sur ce sujet. Et voici ma liste, que je ne garantis pas complète :

Gil Blas, comédie en un acte, de Dorvo (?)

Gil Blas à la Cour, comédie en deux actes, de Dumanoir.

Gil Blas de Santillane, vaudeville en trois actes, de Théodore Sauvage et de Lurieu.

Gil Blas, opéra-comique en cinq actes, de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Théodore Semet.

Il y a bien aussi un certain *Gil Blas de Sens*, vaudeville en un acte de Victor Couailhac et Fradelle, mais il ne s'y agit nullement du héros de Le Sage. C'est une pièce « analogique » pas autre chose. Enfin, pour être complet, les Folies-Marigny de 1880 donnèrent le 17 décembre de cette année-là une revue de M. Hubert, intitulée *Gil Blas à Paris*.

M. Meillet
Acteur du *Gil Blas*
de MM. Barbier et Carré.

De tous ces *Gil Blas*, il en est deux qui méritent qu'on s'y arrête. Je n'ai pas pu mettre la main sur le *Gil Blas* de Dorvo, un acte probablement joué au Panthéon ou à Bobino. Quant au *Gil Blas à la Cour* de Dumanoir, il met en scène la partie du roman où Gil Blas est secrétaire du duc de Lerme, et s'occupe des menus plaisirs de Philippe III, roi d'Espagne. C'est une simple comédie épisodique.

Restent les ouvrages de Théodore Sauvage et de Lurieu, d'une part, et de Michel Carré et Jules Barbier de l'autre. Ceux-là essaient de faire tenir en leurs courts tableaux l'immense roman de Le Sage. C'est par là qu'ils méritent attention.

Le *Gil Blas de Santillane*, de Théodore Sauvage et de Lurieu, a été représenté pour la première fois, à l'Ambigu-Comique, le 9 mars 1836. Il était ainsi distribué : Gil Blas, Fosse ; Fabrice, Culier ; Rolando, Saint-Firmin ; don Jérome de Moyadas, Thénard ; Cormeto, aubergiste, Gilbert ; Andrés, brigand, Barbier ; un tailleur, Couland ; un petit nègre. — Dona Mencia, nièce de don Jérome, Mme Doligny ; Léonarde, Mlle Clorinde. — Brigands, Valets, Alguazils, Seigneurs. Naturellement, l'action se passait en Espagne, sous Philippe III, en 1618.

Quant au sujet, il était à la fois simple et compliqué. La première scène du premier acte se passait dans les Asturies, à l'orée d'une forêt, à deux lieues d'Oviédo. L'on y voyait Gil Blas dire adieu à Fabrice et partir au-devant de la fortune. Puis, après un changement à vue on assistait aux événements racontés par Le Sage, relativement à l'emprisonnement de Gil Blas dans la caverne du brigand Rolando, emprisonnement qui permet au héros de délivrer la belle dona Mencia, captive comme lui. Après quoi, le deuxième acte transportait le spectateur à Valladolid, dans une auberge où Rolando se vengeait de Gil Blas en le

Mme Ugalde
Actrice du *Gil Blas*
de Barbier et Michel Carré.

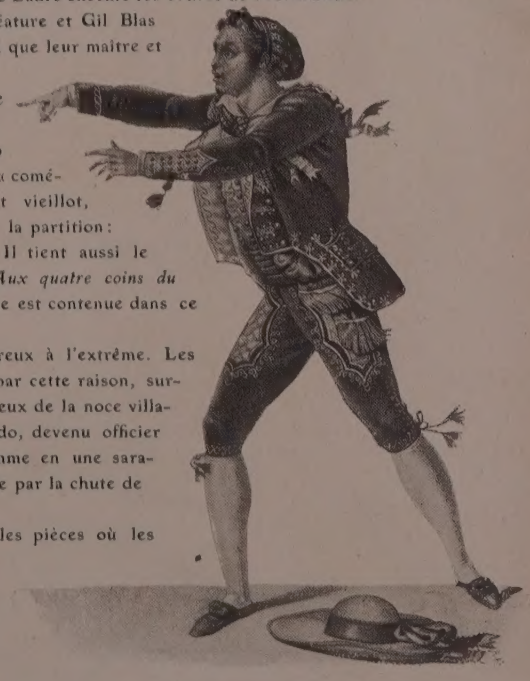
dépouillant de tout ce qu'il possédait, même de ses vêtements les plus indispensables, et tentait de se substituer à sa victime pour conquérir les bonnes grâces de dona Mencia. Enfin, au troisième acte, Gil Blas était à Madrid, devenu l'un des gros dispensateurs des faveurs royales, grâce à sa situation de secrétaire du duc de Lerme, et il épousait la tendre dona Mencia. Il est certain que cette intrigue était d'une simplicité désarmante. Elle renfermait de rares scènes plus ou moins comiques, et de nos jours elle paraîtrait d'une insupportable banalité. Quant au style, on peut affirmer sans risquer la moindre contradiction qu'il rappelait les plus mauvais jours de notre histoire !

Le *Gil Blas* de Jules Barbier et Michel Carré est incontestablement supérieur. Mis en musique par Théodore Semet, dont il est l'un des meilleurs opéras-comiques, il fut représenté au Théâtre Lyrique, le 24 mars 1860, avec la distribution suivante : Gil Blas, Mme Ugalde; Melchior Zapata, Meillet; don Vincent, Lesage; don Cléophas, Legrand; Docteur Sangrado, Wartel; Quinola, valet de don Vincent, Girardot; Rolando, chef de brigands, Sereine; Nunez, paysan, Potel; Chinchilla, père de Perrette, Leroy; Corquelo, père de Nunez, Gabriel; Domingo, nègre muet. — Aurore, nièce de don Vincent, Mlle A. Faivre; Laure, camériste de Florimonde, Mlle Girard; Florimonde, comédienne, Mlle Caroline Vadé; Léonarde, duègne, Mme Vadé; Perrette, paysanne, Mlle Moreau.

Détail curieux : ce livret d'opéra-comique se rapproche infiniment plus de l'original que le vaudeville précédent. D'ailleurs, Jules Barbier et Michel Carré eurent réellement une aptitude singulière à cet égard : ils étaient indiscutablement supérieurs quand ils tiraient des pièces des grands ouvrages de la littérature française et des littératures étrangères. Leurs pièces originales ne valent certes pas les autres.

Leur *Gil Blas* a donc cinq actes. 1er acte, dans la caverne de Rolando, comme de juste; Gil Blas y sauve la belle Aurore. 2e acte, chez don Vincent, oncle et tuteur d'Aurore. Don Vincent est malade et il a pour médecin le docteur Sangrado, l'apôtre de la saignée et de l'eau chaude. Et le docteur Sangrado a pour disciple Gil Blas, qui retrouve ainsi Aurore sauvée par lui au premier acte. Un quiproquo incite Gil Blas à se croire aimé d'Aurore, alors que la jeune fille aime réellement don Cléophas, son cousin, lequel prend Gil Blas à son service et l'emmène à Madrid.

Et voici au 3e acte Gil Blas, devenu le valet de ce petit maître de Cléophas, qui sous les habits de son patron vient faire la cour à Laure, cette pimpante soubrette de la comédienne Florimonde, dont elle revêt les plus brillants atours afin de duper son galant. Comme de juste, don Cléophas est épris de Florimonde, et quand il vient souper chez sa belle, il est accompagné de Gil Blas, qui lui tient son manteau, tandis que Laure exécute les ordres de Florimonde. Bah ! la désillusion est courte ! Laure n'en est pas moins une fringante créature et Gil Blas un joyeux drille, et les deux bonnes pièces s'accordent gaiement... pendant que leur maître et leur maîtresse sont à table...



Jusque-là, le livret de Barbier et Carré est charmant, d'une grâce alerte et spirituelle qui en atténue les invraisemblances de la façon la plus heureuse. Mais les deux derniers actes sont moins bons, oh ! beaucoup moins. L'acte de la noce villageoise, où se rencontrent Gil Blas et Zapata, « comédien de campagne » et mari de Florimonde, cet acte est languissant et vieillot, même pour 1860 !... Il renferme, il est vrai, le plus joli morceau de la partition : *Sous le beau ciel de l'Espagne*, qui fut un triomphe pour Mme Ugalde. Il tient aussi le vers le plus piquant du poème; c'est Melchior Zapata qui le prononce : *Aux quatre coins du ciel, j'entends siffler le vent !* Ah ! pauvre comédien errant, toute ta destinée est contenue dans ce vers mélancolique !

Quant au 5e acte, c'est Gil Blas à la Cour. Celui-là est touffu, fiévreux à l'extrême. Les événements s'y accumulent d'une manière extraordinaire et toute factice, par cette raison, surtout, que les auteurs ont voulu y rassembler tous leurs personnages, sauf ceux de la noce villageoise. On y retrouve même le docteur Sangrado, même le brigand Rolando, devenu officier de la Sainte Hermandad ! Tout cela se heurte, se bouscule, se poursuit comme en une sarabande effrénée... Et l'intrigue se termine par la disgrâce de Gil Blas, causée par la chute de son protecteur, le duc de Lerme...

Tels sont les *Gil Blas* d'autrefois. Il est toujours utile de connaître les pièces où les anciens ont traité les sujets que nos modernes abordent aujourd'hui. Cela permet la comparaison, et c'est principalement en ce cas, pour citer Molière, qu' « une comparaison vaut mieux qu'une similitude ».

Henry BONCOUR.

En Passant

Chez Léon, non pas le chapelier, mais celui de Montmartre, qui régale sa clientèle d'un orchestre tzigane hors de pair.

Les artistes se mêlent aux snobs et aux élégantes du cru ; tous, peintres et modèles, boutiquiers en quête de poésie, suiveuses de cabarets, trottins et calicots s'entassent, boivent, et causent autour des tables serrées... Mais Lartchia se lève, et, soudain, le silence se fait... il joue « Lettre à Manon » et le chant du violon s'élève plaintif et tendre, avec une ténuité qui charme et crispe les nerfs... Dès les premières mesures, les plus frustes se recueillent et vibrent... l'ivresse gagne peu à peu ; à une table proche, un jeune homme a saisi la main de son compagnon, et il vient une infinie langueur dans ses yeux...

Maintenant, contraste :

4 octobre. — La voilà bien la grande initiative parisienne : transformer le théâtre du Château-d'Eau en un somptueux music-hall — le plus grand de la Capitale, osent les affiches !

Fort de mon incontestable réputation et de mon titre de critique influent de plusieurs publications qui, j'ose le dire, ne manquent pas de galbe, je me présente au contrôle, en réclamant du directeur la faveur d'un strapontin.

Ah, mes amis, l'hilarante Baleine, prise du rire dément, ne se convulse pas plus que ne le firent les salariés dudit contrôle.

— Voir le directeur, fit le plus grand, à ton âge, tu la perds? (je me tâte pour voir ce que, à mon âge, j'ai si ostensiblement perdu, et me constate au complet).

— Une place, fit le petit, ce culot !

— C'est une purée, ajoute le moyen.

Je salue ces gens du monde en allongeant une tune ; ils l'empochent.

Je m'installe quelques trente secondes plus tard, dans un confortable fauteuil, auprès d'une ravissante brunette avec laquelle, histoire de partager mes impressions, j'échange des regards suivis bientôt de quelques mots spirituels :

— Voyez, madame, ces *Yomtell's*, quels admirables tireurs.

— Les pauvres gens, répond la brunette.

Un peu plus tard :

— Ces trois *Vania* sont incomparables, ils dansent comme feu Russe lui-même !

— Les pauvres gens, répond la brunette.

Plus tard encore :

Les *Lockford* se rient du danger, le qualificatif de « Rois de l'air » n'a rien d'exagéré.

— Les pauvres gens, répond la brunette.

— Et cette de Baroutchy (Dieu me bénisse !) est déplorable.....

— La pauvre fille, répond la brunette, tandis qu'un pleur amer mouille sa paupière.

Je n'ai jamais pu voir pleurer une jolie femme sans m'attendrir : « La pâle mouise sévirait-elle sur les artistes ». Leur humaine enveloppe cacherait-elle l'horreur des privations ?

— Ce n'est pas leur enveloppe, monsieur, c'est le directeur qui n'est pas toujours là, alors vous comprenez, au bout du mois...

— Mais pour être si renseignée...?

— Je suis artiste aussi et j'ai terminé hier mon engagement...

Je remarquai seulement alors que la jolie brunette avait des souliers éculés, une robe à la Louise Michel et un chapeau très simple.

Mon investigation ne lui échappa pas plus que mon étonnement, aussi versa-t-elle un second pleur aussi amer que le premier, en murmurant : « Il y a un mois, j'avais ma voiture, des robes de chez Légion-Donneur et un hôtel ! maintenant j'ai l'hôtel... meublé..... »

Là-dessus le rideau se lève sur *Raku*, le célèbre lutteur japonais, et ces confidences (que je me fais un devoir de dévoiler aux méditations des jeunes personnes que tenterait un engagement dans les quartiers populeux) sont interrompues... à mon vif regret.

Un apache du Sébasto salue l'honorable assemblée avant de se mesurer, et la lutte commence.

Tel le tigre, Raku se jette sur l'apache, s'agrippe, le jette à terre d'un croc-en-jambes, le prend à la gorge, l'étouffe... et l'autre, tuméfié, se déclare vaincu.

Voici un terrassier. Pour varier son plaisir, Raku lui serre la tête entre les jambes... il serre, il serre... et l'autre râle...

Alors, écœuré, le public hurle, crie, siffle, réclame le rideau. Quelques bouchers applaudissent, que leurs voisins chargent de coups de poing et couvrent d'injures ! La bagarre va devenir générale. Derrière moi, une formidable giffle retentit : c'est une dame, parente de Raku, qui n'entend pas que son voisin proteste et le lui fait sentir à la façon japonaise.

On maîtrise la dame, on escalade les fauteuils, on se bouscule, et les sifflets couvrent le tumulte...

Comme je gagne la sortie, pris de nausée, un machiniste se précipite dans les coulisses : « Défermez le directeur ! y a du chichi ! »

Ah, quelle excellente soirée j'ai passé à *L'Alhambra* de Paris, j'en ai eu pour mon argent !

Si le cœur vous en dit.....

JACK D'ANGE.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.